

# S'ÉMERVEILLER!

nouvelles

Aix-Marseille Université  
Oh les beaux jours!



Younes Bennani  
Tentative d'essai sur la photographie

Mylène Giacopelli  
Les Photographies

Romain Ivorra  
Le Château de Tom

Anastasia Bosco  
Derrière les buissons

Ferdinand Breffi  
Regarder la mer veiller

Ombeline Dousson  
Immensité

Mélissa Mathieu  
Yves Blanc

Anna Revol  
La Belle et l'Ancien

Sophia Rodo  
Navette nocturne

Lisa Sobol  
Enfance





**S'ÉMERVEILLER!**



# S'ÉMERVEILLER !

nouvelles

Aix-Marseille Université  
Oh les beaux jours !





# LE MOT DU PRÉSIDENT D'AIX-MARSEILLE UNIVERSITÉ

À l'heure de l'instantanéité des réseaux et de l'accélération du monde, à l'heure où des crises durables semblent assombrir notre horizon commun, l'écriture peut offrir un abri solide, la possibilité d'une joie neuve, d'une exaltation. Pour sa troisième année consécutive, Aix-Marseille Université a organisé le prix Écriture et Création Robert Fouchet, un nom donné en hommage au professeur et conseiller culture visionnaire à l'initiative de cet événement.

Ce concours porte l'idée d'une littérature positive, très largement ouverte sur le monde. L'occasion pour nos étudiants d'exprimer leur passion pour l'écriture autour du thème retenu cette année et repris d'un essai de Belinda Cannone : *S'émerveiller*. Cette thématique a su joliment inspirer la création chez vous tous. Merci beaucoup d'avoir eu le courage de donner à éprouver votre sensibilité, merci d'avoir honoré de manières si personnelles (du récit intime à la science-fiction) les pouvoirs de l'écriture : vos travaux sont autant de preuves d'une littérature généreuse et chamarrée.

Tous les textes proposés ont fait montre d'originalité, de liberté, de talent. Nous avons pu croiser toutes les couleurs de l'émerveillement, de la mélancolie douce à la joie la plus entière. Le travail du jury a été difficile, mais aujourd'hui ce recueil est entre vos mains. J'adresse donc mes plus sincères félicitations aux heureux lauréats.

Je remercie également les membres du jury qui ont mis leur énergie au service de cette aventure littéraire, à l'instar de la direction culture et société et du service commun de documentation. Ce concours, de l'appel à contributeurs à la publication de ce recueil, est un succès collectif ! Je tiens enfin à remercier la présidente du jury, Belinda Cannone, romancière, essayiste et maître de conférences, qui a accepté que le thème de ce concours soit tiré du titre de son essai. Je terminerai donc par un de ses constats les plus justes : « Il faut s'arrêter devant le réel, et cet arrêt seulement rend possible l'émerveillement. »

Continuons de nous émerveiller !

**Éric Berton, président d'Aix-Marseille Université**



# LE MOT DE LA PRÉSIDENTE DU JURY

L'émerveillement modeste

Bien sûr, lorsque le spectacle qui s'offre à nous est une pure merveille, même si à ce moment précis nous ne sommes pas disposés à nous émerveiller (fâchés, grognons, préoccupés), nous sommes saisis par la splendeur et nous le manifestons : « Regarde ! Regarde ! », dit-on alors à qui nous accompagne.

Tout autre est l'état de vigilance poétique qui permet de percevoir la beauté d'une fleur têtue qui a décidé de pousser dans une brèche de l'asphalte, de deux merles furtifs, d'un reflet qu'attache le soleil, à travers la vitre du café, à la porcelaine des tasses... Malgré sa discrétion, le spectacle peut nous émerveiller, car, par cette vigilance, nous sommes devenus « voyants ».

Souvent, répondant au sentiment d'émerveillement qui vient de le saisir, l'émerveillé appuie sur le déclencheur de son téléphone. Clic ! Photo ! Ainsi recueillie dans l'image, la beauté fugace du monde modeste ne lui échappera-t-elle pas tout à fait. Et si l'émerveillé aime écrire, c'est par les mots qu'il exprimera son émotion. Mais il n'est pas facile de la transcrire quand le spectacle demande un état de voyance pour être vraiment goûté. On décrit plus aisément la magnificence du mont Saint-Michel, parce qu'on peut toujours décrire un objet spectaculaire – avec un peu de temps et de travail. Mais la subtilité d'une émotion attachée au reflet argenté sur l'eau grasse du port... au chant d'une fauvette ou au grelot d'un rire féminin ? Comment la dire ?

Or l'émerveillement que je qualifie de « modeste », parce qu'il naît d'un moment ou d'un spectacle humble, réclame des trésors d'expression. Sans compter que, si on laisse s'écouler trop de temps, il est parfois difficile de se rappeler vraiment cette sorte d'émotion. Oui, on se souvient d'avoir été émerveillé, mais c'est une idée abstraite, souvent vidée de son affect et il faut faire un effort pour la reconvoquer. C'est le texte qui sera l'empreinte tangible permettant de ressusciter

l'émotion. Il perpétuera l'émerveillement, et même le redoublera : car au-delà de l'objet décrit, l'artefact (le texte) suscitera l'admiration devant l'art qui l'a rendu possible.

Il y a aussi, parfois, quelque chose de déchirant dans le spectacle de la beauté, on ne sait pourquoi. Comme si elle réveillait en nous la connaissance intime (mais secrète – on se l'avoue à peine) de l'impermanence des choses et de la brièveté de notre existence. Alors oui, essayer de la retenir, de la fixer, et ainsi de fixer la singularité de notre regard sur le monde.

Dans ce délicat recueil de textes brefs, les auteurs se sont attachés à décrire leurs émerveillements modestes. Qu'ils se soient penchés sur l'amour, la science, les paysages, les corps ou le temps, ils y ont magnifiquement réussi, leurs mots nous révélant chaque fois un regard et une sensibilité, et les révélant même assez bien pour que nous les éprouvions avec eux. Or n'est-ce pas le but de la littérature de mettre en partage une émotion universalisable ? « Regarde ! Écoute ! », dit l'écrivain à son lecteur. Et celui-ci sortira grandi de sa rencontre avec le texte, car enrichi d'une formulation nouvelle, parfois d'un sentiment inconnu ou qui était encore en sommeil.

Voyants ou éveilleurs ? Je ne sais comment qualifier les auteurs des textes émerveillés qui suivent. Poètes en tout cas, au sens grec de *poièsis*, création, car c'est leur vigilance poétique qui, les ayant rendus attentifs au monde, s'est ici accompagnée de la faculté de le recréer en le transmuant.

**Belinda Cannone**

**Présidente du jury du prix Écriture et Création 2023**

*Belinda Cannone est romancière et essayiste. Elle a publié de nombreux romans, récits et essais. Le titre de son essai, S'émerveiller (Stock, 2017), a inspiré le thème de la 3<sup>e</sup> édition du prix Écriture et Création Robert Fouchet.*



*Remerciements aux membres du jury ayant accepté de participer  
à cette troisième édition du prix Écriture et Création Robert Fouchet.*

## LES MEMBRES DU JURY

Présidente du jury

Belinda Cannone, *romancière et essayiste*

Camille Bagnol, *étudiante en 3<sup>e</sup> année du diplôme de formation générale en sciences médicales – faculté des sciences médicales et paramédicales – AMU\**

Johann Berti, *conservateur, directeur du service commun de documentation (bibliothèques universitaires) – AMU*

Clara Bufi, *directrice de la communication – AMU*

Nadia Champesme, *codirectrice du festival Oh les beaux jours !*

Elsa Cherbuy, *conservatrice, responsable de l'action culturelle à la bibliothèque universitaire des Fenouillères – AMU*

Fanny Clain, *conservatrice, directrice adjointe du service commun de documentation (bibliothèques universitaires) – AMU*

Chantal Guittet-Durand, *directrice Culture et société – AMU*

Romain Jacquet, *étudiant en M2 Sciences du langage – ALLSH – AMU*

Damien Jarfaut, *vice-président étudiant, étudiant en L2 Psychologie – ALLSH – AMU*

Bérénice Kubler, *doctorante en sciences de gestion – IMPGT – AMU*

Laure Papon-Vidal, *bibliothécaire, chargée de mission coordination et coopération documentaire, service commun de documentation – AMU*

Fabienne Pavia, *codirectrice du festival Oh les beaux jours !*

Patrice Vanelle, *vice-président de la communication, doyen honoraire de la faculté de pharmacie – AMU*





# LE PRIX ÉCRITURE ET CRÉATION ROBERT FOUCHET

Il s'agit de la 3<sup>e</sup> édition de ce prix lancé par Aix-Marseille Université et le festival littéraire Oh les beaux jours ! qui porte désormais le nom de « prix Écriture et Création Robert Fouchet », lequel fut à l'initiative de ce concours littéraire.

Ce prix a comme objectif d'encourager et de célébrer la création dans le monde étudiant. Il défend l'idée d'une littérature vivante, ouverte sur le monde et vise également à renforcer le sentiment d'appartenance à une communauté universitaire solidaire.

Inspiré du titre d'un essai de Belinda Cannone, le thème 2023, « S'émerveiller ! », a inspiré des centaines de contributeurs issus de formations variées. Il a permis également à chacun de proposer une œuvre originale et artistique à un public littéraire, mais pas seulement. Les étudiants avaient la possibilité de présenter des formes littéraires diverses : nouvelle, récit, journal, BD, roman graphique, poème, texte dialogué, roman-photo... Le calibrage des contributions ne devait pas excéder huit feuillets, soit environ 1 650 mots, et les œuvres pouvaient être individuelles ou collectives dans la limite de trois coauteurs.

Les productions reçues ont été sélectionnées par un jury composé de personnels et d'étudiants d'Aix-Marseille Université, et de Nadia Champesme et Fabienne Pavia, directrices du festival Oh les beaux jours !. Belinda Cannone, romancière et essayiste, a présidé ce jury. Les dix meilleures productions ont été rassemblées dans ce livre coédité par AMU et Oh les beaux jours !. Outre l'édition de leur production dont ils recevront un exemplaire imprimé, les lauréats ont également reçu des chèques Lire remis lors d'une cérémonie qui s'est tenue en public au théâtre de La Criée, lors du festival Oh les beaux jours !, le 25 mai 2023.



# PALMARÈS

## 3 ŒUVRES CLASSÉES

- Tentative d'essai sur la photographie* – Younes Bennani 21  
**Premier prix Écriture et Création Robert Fouchet 2023**
- Les Photographies* – Mylène Giacomelli 33  
**Deuxième prix Écriture et Création Robert Fouchet 2023**
- Le Château de Tom* – Romain Ivorra 43  
**Troisième prix Écriture et Création Robert Fouchet 2023**

## 7 ŒUVRES NON CLASSÉES

par ordre alphabétique des auteurs

- Derrière les buissons* – Anastasia Bosco 51
- Regarder la mer veiller* – Ferdinand Breffi 57
- Immensité* – Ombeline Dousson 65
- Yves Blanc* – Mélissa Mathieu 73
- La Belle et l'Ancien* – Anna Revol 79
- Navette nocturne* – Sophia Rodo 85
- Enfance* – Lisa Sobol 93



**PREMIER PRIX  
ÉCRITURE ET CRÉATION  
ROBERT FOUCHET 2023**



**TENTATIVE D'ESSAI  
SUR LA PHOTOGRAPHIE**

Younes Bennani

*Licence 3 Psychologie  
faculté d'arts, lettres, langues et sciences humaines*





À l'ère de la photo, à quoi bon les mots ? Là où tout va si vite, est bien fou celui qui prend le temps de l'écrit. Pourtant, j'ai le sentiment, la sensation, ou plutôt l'intuition que les mots décrivent ce qui dépasse nos sens.

Dehors, une créature de métal fend le ciel cotonneux, un ciel gris et froid, semblable au reflet d'une montagne. Le soleil est absent, pourtant, la lumière est. Une lumière bleue et froide, comme le ciel, loin des tons rouge pastel habituels en fin de journée au printemps. Dehors, il ne se passe rien, mais si l'on regarde ce paysage lugubre avec attention, on peut y déceler autre chose, quelque chose d'intimement réel, que pourtant, aucune photographie ne permet de voir. Ce je ne sais quoi, seuls les mots ont le pouvoir de le montrer, ou pour être plus juste, de le faire advenir. Les mots exigent patience, et c'est de la patience qu'émerge le réel, aussi vif soit-il. Le réel se situe bien plus dans la prose d'un Pessoa ou d'un London, que dans la photo Instagram que tout un chacun peut prendre en moins de quelques secondes. La photo est peut-être – négligemment – plus réaliste, mais elle est pourtant moins vraie.

La photographie que l'on trouve dans un journal ou que l'on poste sur Instagram ne dit rien sur la vérité de la situation. Elle peut fourmiller de détails, de millions de détails, comme de millions de pixels, mais elle ne fera qu'effleurer ce que j'appelle ici le vrai. Car la photo ne regarde que l'apparence des choses, et elle torture même les apparences, car ces dernières ne sont jamais visibles au prisme d'une seule photo. La prose quant à elle n'est pas une description sans sentiment ni sensation. La photographie nous montre un homme seul, la littérature nous dit que « Chaque homme est seul et tous se fichent de tous et

nos douleurs sont une île déserte », c'est à nos sens que s'adresse cette phrase, pas à nos yeux.

Même si je prenais des milliers de photos du ciel qui s'offre à moi, je serais toujours l'éternel absent de ces images. Si je pouvais enregistrer l'intégralité de ce que je vois en ce moment : le ciel, les toits provençaux, la petite table sur laquelle j'écris, le chat qui dort, Marlène qui respire doucement et qui somnole, rien de cela ne serait vrai. Il s'agirait simplement d'une image quelconque, d'une demi-apparence, car dans cette image ne transparaîtrait pas ce que je suis le seul à voir quand je regarde Marlène, le chat qui dort, la table sur laquelle j'écris, les toits provençaux et le ciel bleu-gris qui s'est désormais mis à couler. Il pleut et le ciel est opaque, rien ne filtre. Aucune trace du soleil, il semble avoir été tué, pourtant, je sais que cette boule de feu en continue destruction est là, quelque part au-dessus de ces nuages qui pleurent et qui ont l'aspect du béton moderne, d'un gris presque noir ; un gris sans âme.

Marlène ouvre les yeux avant de les refermer. Je lui souris. Cette femme possède des pupilles que la science n'a pas homologuées, des yeux noir, vert, jaune et bleu. Oh, il est cliché de décrire les yeux, voilà le motif le plus vu et revu de la littérature, les femmes et leurs yeux. C'est une femme et ses yeux qui ont renversé Troie. Les héros, les guerres, les batailles, les intrigues, les morts, les dieux, les hommes, tout ça n'étaient que des conséquences. Conséquences des yeux d'une femme, conséquences de leurs couleurs, mais surtout, du lieu qu'ils convoitaient. Le regard d'Hélène s'était posé sur le mauvais homme, Paris, qui par un sortilège avait fait sien le cœur d'Hélène. Le premier chef-d'œuvre de la littérature est l'histoire d'hommes se battant pour des femmes ; pour posséder l'« impossible ».

Je regarde la femme à mes côtés, elle est mon Hélène, et je suis Paris. Je l'ai subtilisée à un autre, mais ici, point de guerre, point de dieux, point de héros, seulement quelques heures arrachées à l'éternité, avant qu'elle ne rejoigne l'autre, dont nous n'avons jamais parlé, mais que j'ai déjà observé de loin, la première fois où je l'ai vue. Elle regardait son mari avec gêne et son bébé avec bonheur. Elle savait que toute sa vie, elle serait liée à ces deux hommes, cet homme qu'elle n'aimait déjà plus et cet enfant qu'elle aimerait pour toujours.

C'est ce qu'elle m'a dit la seule fois où nous en avons discuté. Par un hasard dont nous ne savions pas s'il en s'agissait d'un, nos regards s'étaient croisés. Elle m'avait regardé comme un ailleurs possible, et, par un sortilège de ce destin étrange, j'étais devenu cet ailleurs, ce rêve ; à cet instant j'étais devenu Paris et elle, Hélène. À ce moment-là, quand j'ai vu ses yeux, j'ai su que là étaient les plus beaux yeux qu'il me serait donné de contempler dans ma misérable existence de poète. Ils imprimèrent leur trace par la subtile sensation qu'ils créèrent en moi et que seuls les mots ont le pouvoir de rendre. Voilà pourquoi je crois dans les mots plus qu'en tout autre chose.

Les mots nous ont permis de descendre des arbres et de conquérir l'espace, mais surtout, d'ancrer en nous des sensations, les nôtres et celles du monde qui nous entoure. Ainsi, l'histoire d'Hélène m'est parvenue, à travers plus de vingt siècles, et aujourd'hui, la plus belle femme du monde dort à mes côtés, et j'écris cette situation tragique, vouée à finir, et dehors, il pleut.

Je pourrais tout aussi bien saisir mon téléphone, la photographe, elle, le ciel, le chat, la ville triste. Mais malgré tant d'éléments présents, il manquerait toujours la sensation, le ressenti, la guerre de Troie, le souvenir de son premier regard. Non, dans la photo rien ne transparaît de tout cela.

Cette simple photo m'aurait pourtant évité tout ce papier gratté qui rend mon poignet douloureux, mais il faut croire que la souffrance est mon lot, qu'il s'agisse de mon poignet fragile alors que j'ai tout juste vingt-cinq années, ou de mon cœur triste sur lequel il pleut depuis que j'ai pris mon stylo. Stylo qui, à mesure qu'il mouille la page de son encre couleur de larme, s'assèche et se vide, comme une source sous un soleil brûlant, comme l'amour qu'elle portait et qu'elle ne porte plus à son mari ; mari dont je ne connais rien, si ce n'est qu'il a eu un enfant avec la femme qui peuple mon lit et mes pensées.

Elle a dix ans de plus que moi, une vie, un mari, un enfant, des rêves oubliés (elle aurait voulu être pianiste, mais elle a eu un accident qui l'a empêchée de jouer pendant des années ; depuis, elle donne des cours de musique ; depuis, elle a une petite cicatrice en forme de feuille de blé sur la main, une cicatrice qui lui fait si mal, qui lui

rappelle ce qu'elle aurait pu devenir si le destin avait fait les choses autrement). Cela ne fait que quelques semaines, je crois, que l'on se voit, pourtant, j'ai l'impression de tout savoir sur elle, tout en ayant le sentiment qu'une éternité ne me suffirait pas à tout découvrir ; c'est comme si je la contemplais depuis des siècles, des centaines de siècles, et ce temps semble avoir filé aussi subitement qu'une seconde fuyante, comme lorsque l'on chute d'un point vertigineusement haut.

Ce matin, elle m'a dit « aujourd'hui est la dernière fois que l'on se voit ». Elle n'a pas voulu m'expliquer.

Nous avons fait l'amour et nous avons ri. Je lui ai lu ma dernière nouvelle, elle la trouvait triste, mais elle aimait bien. Elle n'aime pas les histoires tristes, elle dit que ça lui rappelle trop le monde, elle dit qu'elle a besoin de s'évader quand elle lit. Nous avons parlé, puis elle s'est endormie, et Chaussette, mon chat, est venu se blottir contre elle. Je crois qu'il l'aime bien. Mais aussi affectueux qu'il soit, le chat n'a pas de souvenir, tout du moins, ses souvenirs ne le hantent pas, voilà pourquoi regarder un animal que l'on caresse est une expérience plaisante, on voit le plaisir dans sa forme la plus pure, le plaisir qui n'est pas tari par le regard que le souvenir porte sur lui et qui rend tout bonheur impossible. Chaussette ne regrettera pas un amour perdu, lui.

La voilà qui bouge les paupières, elle ne va pas tarder à se réveiller et à partir, et moi, j'écris ces mots au lieu de profiter de sa présence. Je crée un être fantasmé, qui n'existe qu'en moi, et je le transcris sur la page, en accordant à cette page un pouvoir qu'elle n'a pas.

Si je dénigre les photographies, c'est peut-être parce qu'elles montrent les choses telles qu'elles sont, sans ajouter les fioritures que les mots rajoutent, ou plutôt, que je me sens obligé d'ajouter dans mes mots. Et me revoilà qui divague sur la photographie. Et cet essai qui traite de tout sauf de photographie, et qui m'emmène à nouveau sur ce sujet, car j'ai peur. Peur de voir le corps nu allongé à mes côtés. Peur de ressentir ce que je sais déjà qu'il me fera.

Écrire une ode, voilà ce qu'elle m'inspire, mais je n'ai pas le talent pour ça, alors je divague sur la photographie et sur diverses questions sans réponse et je la regarde pour ce qui s'annonce comme la dernière

fois. Je crains le moment où je verrai ses yeux pour l'ultime au revoir, peur de la perdre à tout jamais, comme Orphée, car je l'aurais regardé une fois de trop, peur qu'elle s'évapore à jamais loin de moi. Mais elle me sera arrachée de toute façon, à cause des convenances et de la vie qui est si mal faite et qui rend si triste.

\*  
\* \*

Marlène est partie désormais. Ne reste que moi, Chaussette, et le ciel pluvieux que j'entends sans le voir. Il fait nuit, et je ne peux dormir. Je m'en vais me réfugier dans la littérature des amours ratés, des amants éperdus, qui finissent toujours par souffrir. Mais que pouvais-je espérer de plus ? Que l'amour surpasse la vie et ses difficultés ? Qu'elle quitte son mari ? Qu'elle n'ait pas eu cette vie avant moi ? Que nous ne nous soyons jamais rencontrés ?

Dès le début, nous étions d'accord, notre histoire était une parenthèse (et lorsqu'on ouvre une parenthèse, on se doit de la refermer, c'est la syntaxe qui veut cela... Mais le rôle de l'écrivain n'est-il pas de tordre les règles ? Dans un texte, la liberté est absolue, voilà pourquoi le texte est supérieur à la photo. La photo, c'est la vie que l'on capture et qui perd tout mouvement, alors que le mouvement est une autre façon de dire la vie. Le mot est le mouvement pur, le mouvement que l'on crée, la vie que l'on maîtrise). Mais si l'écrivain peut s'affranchir des règles dans son texte, il ne peut s'en affranchir dans la vie – la vraie vie comme ils disent.

Ainsi, à cause de la vie et de ses règles, Marlène s'en est allée. Elle était en train de tomber amoureuse, voilà ce qu'elle m'a dit. Elle ne voulait pas mettre en péril sa situation et voir son monde s'écrouler.

Je la comprends, c'est pour ce genre de raisons qu'au cinéma, les histoires passionnelles finissent mal, car elles impliquent trop de destruction. Rose aurait-elle continué à aimer Jack si le Titanic n'avait pas coulé ? La vraie vie l'aurait rattrapée elle aussi. Voilà pourquoi les romances les plus sincères sont celles qui finissent mal, quand celles qui ne finissent pas n'ont jamais vraiment commencé. Anna Karénine

se tue, car elle ne peut choisir entre ses sentiments et la bonne société ; obsédée par l'amour idéal, Bovary subit le même sort. Marlène est plus intelligente que cela, elle a compris que la passion se doit d'être maîtrisée, même si cela signifie qu'on ne la vit jamais vraiment, car la passion consume les êtres qu'elle habite.

Je suis l'un de ces êtres, je deviendrai peut-être un de ces romantiques blasés du monde et des autres humains. Mais il y aura toujours un havre de paix, dans l'œil du cyclone, là où la tristesse se transforme en joie. Certains écoutent de la musique mélancolique, et à ce moment, quel bonheur d'être triste ! Moi, je pourrai toujours me réfugier dans cet écrit médiocre pour y trouver quelques réflexions sur la photo, deux ou trois souvenirs, et de quoi m'émerveiller en me rappelant la joie que l'on ressent parfois à être triste.







**DEUXIÈME PRIX  
ÉCRITURE ET CRÉATION  
ROBERT FOUCHET 2023**



## LES PHOTOGRAPHIES

Mylène Giacopelli

*Master 1 Métiers de l'enseignement, de l'éducation et de la formation,  
Anglais, Institut national supérieur du professorat  
et de l'enseignement d'Aix-Marseille*



La pluie martèle les pavés de la rue. J'entre de justesse dans le musée, évitant l'averse torrentielle. Je secoue ma capuche, essuie mes chaussures sur le minuscule paillason de bienvenue et m'aventure dans cet antre à l'atmosphère tranquille, d'où se dégage une douce senteur de peinture mélangée aux parfums des individus déjà présents. Une sensation de sérénité s'empare tout de suite de moi.

En quelques pas, je découvre les œuvres principales, exposées ici et là à la vue de tous les curieux, les passionnés d'art, et tous ceux qui sont venus ici pour occuper leur soirée. Je ne fais pas partie de ces catégories. J'ai été convié. Par mon ami. Il m'a envoyé un message ce matin pour m'inviter à le rejoindre ce soir.

– Tu connaissais forcément la date de l'exposition avant aujourd'hui, ai-je soulevé. Pourquoi me prévenir si tard ?

Je l'ai appelé à ma pause du midi. Il n'a pas répondu au premier appel. Au second, il a décroché à la quatrième sonnerie. J'ai immédiatement compris que quelque chose clochait. Sa voix m'a paru tremblotante, incertaine.

– J'espérais que tu serais trop occupé pour accepter l'invitation, s'est-il risqué à m'avouer. Que tu avais déjà prévu des plans pour ce soir ! Que tu ne viendrais pas, en fait !

– Manquer la première exposition de mon meilleur ami ? ai-je croassé. N'importe quoi. Je me serais libéré, de toute façon. Je suis tellement fier de toi, Lou... Est-ce que tu es gêné ? J'adore tes photos, tu le sais. Tu rends le monde plus beau. Je voudrais que tu puisses

te détendre et que tu profites de ta soirée. D'accord ?

– Sauf que ces photos ne concernent pas le monde.

Il a raccroché dès que ces mots marmonnés ont quitté sa bouche.

Je le cherche d'un regard circulaire. Il n'est pas là. Par réflexe, je me désintéresse des œuvres de la salle principale, remplie de tableaux que j'observerai plus tard, et me dirige de ce pas vers une pièce plus modeste. Sur le mur, une affiche plaquée annonce les photographies d'un certain Lou Lagarde. Je souris bêtement à son nom, me réjouissant de sa réussite. Il y travaille depuis longtemps. Il le mérite.

En pénétrant dans cette pièce, je me fige une seconde, le temps de reprendre mes esprits. J'avais oublié que Lou exposerait des photographies me représentant, parmi ses paysages époustouffants. J'ai beau me concentrer sur ces belles natures, impétueuses et sauvages, dont il a su capter toute la magnificence, mes yeux sont attirés par des bouts de corps. Le mien.

Une main suspendue en l'air, un doigt posé sur la lèvre inférieure, pendante, presque suave ; le noir qui contraste avec le rouge, les ombres qui soulignent la pâleur.

Un buste allongé, lascif sur un lit duquel je devine à peine les draps, une paume posée à plat, qui semble pianoter un air que chacun peut s'imaginer.

Une jambe pliée, un coude appuyé sur le genou, le blanc du pantalon qui se heurte au noir d'une veste en cuir que l'on distingue tout juste.

– Des photos de moi ?! Lou, sérieusement, qui perdrait son temps à me regarder ?

– Moi.

Je me souviens clairement de cette brève conversation. Je n'ai pas résisté ce jour-là ni n'ai argumenté. Je ne pensais pas que Lou obtiendrait si tôt sa propre exposition et que ces images-là seraient sélectionnées.

Les photographies m'hypnotisent. Elles défilent les unes après les autres sous mon regard ébahi. J'ai du mal à retenir mon trouble. Je ne reconnais pas mon corps. Toutes ces lignes tantôt floues, tantôt distinctes ; cette silhouette mise en valeur par un incroyable jeu de

lumière ; les décors que l'on aperçoit peu, mais qui viennent sublimer les scènes. Toutefois, rien ne me prépare à ce qui s'ensuit.

Les images deviennent de plus en plus précises. L'on discerne de mieux en mieux le modèle.

Sa tête penchée en arrière, sa clavicule offerte, ses mèches éparpillées sur le dossier d'un canapé, le menton dévoilé et les prémices d'une lèvre que l'on refuse d'exhiber.

La suivante révèle tout de cette bouche mystérieuse, pulpeuse, sans la moindre gerçure, elle a l'air souriante, elle rayonne.

Un autre cliché de cette même bouche la montre en plein éclat de rire, une hilarité soudaine, authentique, qui prend aux tripes, qui fait mal au ventre et aux joues.

La caméra s'intéresse désormais à une paire d'yeux. Ceux-ci se cachent, paupières closes, des cils longs sur des pommettes marquées. Et là, deux pupilles luisent de ce rire que je dévisageais une minute plus tôt. Deux orbes amusés, attendris par ce qu'ils fixent – une scène dont je suis privé. Je me rappelle très bien. Il s'agissait d'un après-midi ensoleillé. Je ne travaillais pas et j'avais gagné l'appartement de Lou au plus vite, impatient de le revoir après une semaine exténuante. Je lui avais proposé un goûter dans un parc, une activité de pure détente qu'il appréciait autrefois.

Seulement, mon meilleur ami a développé au fil du temps une anxiété sociale tenace. Certains jours, il n'aspire qu'à se reposer, chez lui, loin du bruit du dehors. Dans ces moments-là, je demeure à ses côtés et lui tiens compagnie dans l'espoir que sa journée quelque peu déprimante soit finalement chargée de bons souvenirs.

Cet après-midi, en l'occurrence, nous l'avions passé dans sa chambre à visionner une série en mangeant des bêtises. Jusqu'à ce qu'il décrète le début d'une séance photo improvisée.

– Lou, je ne ressemble à rien ! Quoi ? C'est vrai ! Tu as vu mon jogging troué ? En plus, je ne me suis pas lavé les cheveux. Arrête et reviens t'asseoir.

– Tu ressembles à plus que la plupart des gens, avait-il rétorqué.

Ce rire, cette hilarité subite qui m'a saisie, c'était ma manière de le contredire, mais Lou a dégainé son appareil et a immortalisé mes

yeux plissés et brillants.

Surpris par ma propre réaction face à toutes ces photographies, je me demande pourquoi elles me tirent une telle agitation interne. Je ne tarde pas à en déterminer la cause. Ce corps, ces traits, ce visage, je ne les connais pas. Ils me semblent familiers, mais distants, incompréhensibles, inhabituels.

Je ne suis pas de nature rieuse, à constamment sourire ou faire des blagues. Au contraire, mes amis me reprochent souvent ma mine hostile au quotidien, mes dialogues monotones, l'absence de joie sur mon visage et mes silences interminables.

Je ne suis pas avenant. Je suis poli et j'entretiens les conversations nécessaires, mais j'esquive toute approche que je juge vaine de la part d'autrui, j'aime le confort de ma maison ou de l'appartement de Lou, je ne sympathise pas avec des inconnus et sors le moins possible. Je ne flirte pas ni ne m'intéresse particulièrement au domaine de la séduction. Je ne recherche pas l'amour et n'ai donc pas besoin de charmer qui que ce soit.

Or, je perçois avec une netteté affligeante l'aura que Lou m'a donnée. Je me trouve séduisant, j'ai l'impression que mon corps veut plaire et qu'il plaît, à en juger par les hochements de tête approbateurs des personnes autour de moi. Quand je ris, mon visage s'illumine. J'apparais souriant et enjoué, à la fois lumineux et langoureux. Je ne comprends pas comment il a pu me transformer à ce point, exposer des parties de moi que j'ignorais.

Je reste au milieu de ces cadres, émerveillé. Son talent dépasse l'entendement. Je savais que Lou excellait dans son art, mais à ce point... Toutefois, je commence à entrevoir une autre vérité qui se dissimule derrière toutes ces images. Je fais le lien avec notre appel de ce midi. Pourquoi serait-il gêné que je scrute ses œuvres ? Après tout, je croyais avoir tout vu. J'avais tort, de toute évidence.

Il n'a pas choisi de me représenter, moi. Non, Lou a décidé de soumettre à tous son art, et par extension sa vision. C'est ainsi que je suis, selon lui. Pour les airs espiègles, les sourires narquois, les rictus en coin et les regards divertis, l'explication est simple : nous nous connaissons par cœur et nous rions beaucoup ensemble. Il n'est pas mon meilleur ami pour rien. En revanche, ce côté lascif... sensuel... Un raclement de gorge m'éjecte de mes pensées. Je sursaute et me



rends compte que je me suis assis sur un tabouret disposé au milieu de la pièce.

– Tu es en avance, constate Lou. Tu...

Son ton hésitant pose une question muette. Ni une ni deux, je ne réfléchis pas et fonds dans ses bras. Ce geste réconfortant le tend d'autant plus, alors je tente :

– C'est magnifique, Lou. Tu réussis encore à m'impressionner après toutes ces années. Je te l'ai déjà dit, mais je suis fier, si fier de toi.

– Qu'en est-il des photos ? Tu...

À nouveau, cette question qu'il contient.

– Merveilleuses ! Elles sont tout simplement merveilleuses.

Il reprend des couleurs, présumant que son message caché ne m'a pas atteint. Je m'étonne de longer les contours de son visage du bout des doigts, ne le quittant pas des yeux un instant. Lou ne bouge pas, figé par mon attention dévouée. Je le captive – désormais, je suis capable de l'affirmer en toute certitude.

J'ai entendu tous les mots que tu as glissés dans tes photos, susurré-je, pris par l'émotion. Tu sais quoi ? Tu me fascines aussi. Lou... merci. Merci de me voir de cette façon. Je ne rechignerai plus à faire le modèle pour toi. Parce que tes photos m'ont prouvé que, en fin de compte, je suis le plus heureux avec toi. Je ne souhaite séduire qu'une seule personne.

Je me mords la lèvre inférieure, piégé dans un suspense que j'ai créé. Il le remarque et ses mains ne peuvent s'empêcher de vibrer, désireuses d'attraper son appareil photo et de capter chaque nuance de mon expression. J'ai hâte de le fasciner davantage pour qu'en retour je m'émerveille un peu plus de ses créations chimériques.



**TROISIÈME PRIX  
ÉCRITURE ET CRÉATION  
ROBERT FOUCHET 2023**



# LE CHÂTEAU DE TOM

Romain Ivorra

*Master 1 Carrières publiques  
Institut d'études politiques d'Aix-en-Provence*



Perdu au milieu des flots bleu turquoise et du rugissement de l'écume battue par les vagues et pourtant si proche des côtes rouges et déchiquetées par la corrosion du vent et de l'eau salée se dresse, tel un pic fier et solitaire, le fort de la Pointe.

Sa tour, unique rescapée de l'usure du temps, casse la ligne fluide et bleutée de l'horizon. D'aucuns la diraient petite et biscornue, instable et branlante, faible et condamnée, dans un futur proche, à succomber aux attaques de la mer. Mais malgré sa petite taille et ses pierres manquantes, la tour tient bon.

Ses créneaux, vieilles dents polies d'avoir trop vu passer la pluie, se dressent toujours bien droits, pointés vers les cieux. Ses arêtes, bien que rompues, cassées et fendues, sont toujours robustes et soutiennent encore, des siècles après leur construction, le poids de toute l'antique structure. Ses murs sont fissurés, blanchis par le sel et brisés. Par endroits, les blocs rugueux ont laissé place aux courants d'air tièdes et aux nids des mouettes. Et pourtant, ses murs tiennent. Indestructibles colosses vieillissants et chancelants. Immortels colosses mourant sans fin.

Sa porte, depuis longtemps enfoncée, tient à peine dans ses gongs. Fracturée et brisée d'avoir trop valdingué sous la violence des vents, ce qui reste d'elle erre sans cesse, comme prise de folie, criant de désespoir dans ses menottes d'acier.

Le vieux Tom l'avait bien réparée pourtant. Mais c'était il y a des années et les planches neuves sont désormais plus mal en point que les vieilles. Tout autour de la tour, les ruines tentent encore désespérément de rester debout. Elles s'accrochent à leur verticalité comme un malade à son lit de mort. Attendant un salut qui ne viendra jamais, mais sans jamais perdre espoir.

Cela fait bien longtemps que les toits sont crevés, percés, détruits et envolés. Plus une poutre de la vieille charpente ne tient son rang. Elles gisent, face contre terre, comme une rangée de piques sur un champ de bataille.

Les portes et les fenêtres ne sont pas en plus bel état. Les lézardes ont depuis longtemps eu raison des murs accolés à la tour, qui se décomposent tout en restant debout, comme rongés par la vermine avant d'avoir poussé leur dernier souffle. Partout, les herbes, mauvaises ou bonnes, grimpent sur leurs pierres et y foisonnent.

Déjà, la bâtisse principale n'est plus qu'un squelette effondré, et les autres organes de l'édifice sont en passe de suivre.

Il n'a pas belle figure, le château de Tom.

Et pourtant, c'est là que nous allons, année après année. Nous pourrions aller partout ailleurs pour nos baignades, plutôt que de toujours traverser le minuscule bras de mer qui sépare la côte rocheuse de la petite île. Il y a d'autres endroits où l'écume se dépose et qui sont mille fois plus beaux ! Des plages de sable fin aux transats bien ordonnés des plages privées, en passant par les magnifiques villas qui donnent sur la mer.

Mais quand vient le moment de choisir où nous allons nous baigner, c'est toujours chez Tom que nous allons.

Emma et Julien essaient pourtant bien de nous embarquer pour escalader les clôtures des riches palaces, aux volets toujours fermés et aux piscines toujours plus turquoise que la mer. Mais aussi alléchante que soit la baignade dans les eaux pures et limpides, aussi grisants que soient l'aventure et le risque, nous refusons toujours.

L'autre jour, j'ai entendu mon frère traiter papa de « conservateur », car il refusait toujours le changement, quel qu'il soit. Peut-être Justine, Thomas et moi sommes nous aussi « conservateurs ». Mais cela nous va bien.

Revenir dans la ruine de Tom, c'est un peu comme faire une pause. Une parenthèse dans la folie de l'année qui s'est écoulée. C'est nous retrouver dans un lieu où le temps est figé alors que nos vies filent à toute vitesse. Et d'une certaine façon, se mettre au rythme des pierres décrépies et branlantes du château.

Le matin, dès l'aube, avant même que le soleil n'embrase la campagne,



nous partons par les chemins de fortune qui relie nos maisons au village. Le coq n'a pas encore chanté, et la nature est encore engourdie par la fraîcheur de la nuit.

Comme poursuivis par des chiens enragés, nous filons au milieu des hautes herbes, coupant à travers champs lorsque le chemin fait un détour, pour arriver le plus vite possible au village.

J'y rentre par la route nationale, sans jamais être inquiété par la moindre voiture.

Çà et là, une lueur vacille aux fenêtres dont les volets ne sont pas fermés. Parfois, un chien aboie. Mais en général, le village est silencieux comme une tombe.

Je le traverse de bout en bout pour retrouver le reste du groupe sous le grand mûrier, devant le nouveau cimetière. C'est notre point de ralliement, quand on se retrouve tôt le matin, mais l'après-midi, nous en sommes chassés par le vieux Guy et sa bande de poilus, qui adorent se prélasser sur le banc de pierre ombragé en sirotant leur anisette.

Lorsque j'arrive cette fois, Justine est déjà là, ses longs cheveux bouclés ondulant sur ses épaules. Elle porte une longue jupe et un corsage blanc et tient à son bras un petit panier en osier couvert par un torchon. M'apercevant au loin, elle me salue de la main avec un grand sourire.

– La vache, tu as bien grandi ! s'exclame-t-elle alors que je ralentis à sa hauteur. Le temps passe donc si vite ?

– C'est l'âge, disent mes parents. Tu as bien changé toi aussi depuis l'année dernière, dis-je en scrutant son visage.

La dernière fois que je l'avais vue, l'été dernier, elle avait encore un visage enfantin. C'est désormais le magnifique sourire d'une jeune femme au visage ferme et dessiné qui me fait face. Ce visage qui m'avait tant plu l'été dernier, au moment des bisous chapardés et des amours naissants, me plaît encore plus maintenant.

Mon regard doit s'attarder un peu trop, car elle détourne le sien, un peu gênée, mais avec un petit sourire au bout des lèvres.

– J'ai vu Thomas hier soir, en rentrant, il m'a dit qu'Emma, Julien et lui seront en retard, car ils doivent aider leur père ce matin. Ils nous rejoindront là-bas, m'annonce-t-elle.

– Allons, dépêchons-nous dans ce cas, car nous pouvons encore y

arriver pour le lever du soleil !

Nous enfourchons alors nos vélos et pédalons à toute vitesse sur la nationale, avant de rejoindre les petits chemins de terre menant aux collines rocheuses qui surplombent la mer. Le ciel, encore chargé de ténèbres, vire peu à peu à l'orange et les maigres nuages qui résistaient aux chaleurs estivales se teintent d'un rouge flamboyant. En toute hâte, nous quittons le chemin et prenons à pied une sente de gibier zigzaguant dans la garrigue. Bien qu'encore endormie, la nature laisse s'échapper sous nos pas d'intenses arômes de thym et de romarin.

Après une dizaine de minutes à crapahuter entre les arbustes, nous arrivons enfin près de la mer.

Guidés par l'odeur iodée puis par l'infime clapotis des vagues encore assoupies qui caressent avec lenteur les falaises, nous poussons nos vélos malgré la fatigue qui s'empare peu à peu de nos bras à cause de l'effort. S'arrêter maintenant, ce serait rater le lever de soleil.

Débouchant enfin sur le sommet de la falaise, encore un peu essoufflés, nous embrassons du regard l'immensité de la mer Méditerranée qui se déploie à perte de vue devant nous, couverte d'une immense cape dorée, couronnée par l'astre solaire.

Le temps, alors, s'arrête.

L'eau, presque aussi lisse qu'une plaque d'or polie, légèrement flétrie par une onde régulière et fine, ne semble pas avoir de fin. Sa couleur, reflet de celle de l'astre solaire, est envoûtante et donne l'impression de se trouver au bord d'une immense mer d'or. Comme si Midas avait, dans un élan d'égoïsme, plongé dans l'étendue d'eau salée.

Perdu au milieu de cette immensité, un petit îlot couvert de ruines rougies par le soleil se dresse. Le château de Tom, encore bien debout, se pare de ses couleurs les plus flamboyantes.

Nos autres sens ne sont pas en reste.

La nature, encore silencieuse quelques instants plus tôt, est désormais parcourue d'un frémissement, comme si l'arrivée du soleil l'avait mise en mouvement. Une légère brise souffle sur les genêts et les arbustes, faisant bruisser le feuillage. Le clapotis des vagues, régulier et envoûtant, forme avec elle la symphonie en parfait accord avec la majesté du spectacle.

La brise dépose subtilement un goût de sel sur nos lèvres.

Les odeurs, mélange de garrigue et de plage, d'iode et de romarin forment une fragrance particulière, parfaitement adaptée au mariage de la terre et de la mer qui s'étale devant nos yeux.

Tout est parfait. Rien ne vient perturber la perception des sens. Aucun élément extérieur ne s'immisce dans le paysage. Pas le moindre bateau pour couper l'horizon, pas le moindre cri de mouette pour perturber la symphonie, pas la moindre odeur de gasoil pour venir gâcher la senteur si caractéristique du lieu.

Pas la moindre pensée parasite ne vient, non plus, nous arracher à cette contemplation, à ce spectacle aux dimensions multiples et enivrantes dont tous nos sens sont les écouteilles et qui se déverse dans notre esprit.

Ce matin-là, à l'heure où le soleil embrase les flots, la campagne et le petit château de Tom, nous sommes comme des statues devant Méduse, les yeux écarquillés, immobiles pour un instant d'éternité.

Par un infime mouvement, nous enlaçons nos mains, sans nous en rendre compte, tellement nous sommes émerveillés.



# **DERRIÈRE LES BUISSONS**

Anastasia Bosco

*Master 1 Lettres, écopoétique et création  
faculté d'arts, lettres, langues et sciences humaines*



Si Anna ferme les yeux, elle peut encore se souvenir de ce jour-là. C'est le jour qui résume son enfance, et la petite fille qu'elle était à l'époque – une enfant sauvage. Les cheveux incrustés de sel et le bas de maillot de bain rose bonbon.

Ces protubérances douloureuses qu'on appelle des seins n'étaient pas encore apparues. Elle passait des journées sans haut, sans chaussures, décoiffée.

Elle changeait les couleurs des élastiques de son appareil dentaire toutes les deux semaines. Cet été-là, elle avait choisi le bleu clair.

Mélanie, fille d'amis de famille, était sa copine estivale. Elles étaient inséparables – la blonde et la brune. Elles jouaient à défiler sur la plage, à faire la roue, le poirier et le pont.

Elles avaient dit à la petite sœur de Mélanie qu'elles étaient des extra-terrestres, venues d'un autre monde, et qu'elles allaient la séquestrer. Elles avaient commencé à parler dans une langue inventée, gutturale. La pauvre petite avait pleuré et s'était réfugiée dans les bras des parents.

Elles étaient parties nager à califourchon sur un grand thon gonflable. En achetant une cinquantaine de boîtes de thon au supermarché, on pouvait avoir en cadeau un grand thon gonflable, jaune et bleu. Et c'est ce que le père d'Anna avait fait.

Mélanie et Anna partageaient marcher longtemps sur les rochers, à côté de la plage, munies de chaussures type méduses et d'une épuisette. Elles fouillaient entre les rochers, accroupies, à la recherche de petits crabes.

La plupart du temps, Anna était la plus courageuse des deux, mais elle avait peur des pinces rapides des bestioles.

Elle avait soudain eu une envie pressante.

– Je dois aller aux toilettes, pour le numéro deux.

– Tu peux la faire dans la mer, suggéra Mélanie.

– Non ! Elle va flotter, ça va être la honte.

– Tu peux la faire derrière les buissons, plus haut dans les rochers, je vais regarder s'il y a quelqu'un qui passe.

Elles avaient grimpé de quelques mètres et puis Mélanie avait assumé avec gravité son rôle de sentinelle. Ses yeux fixés à l'horizon de droite à gauche, attentifs. Personne ne se dirigeait dans leur sens.

– C'est bon, vas-y !

Anna avait longtemps scruté le sol, elle s'était assuré qu'aucune araignée ou plante épineuse ne soit là. Elle avait fait ce qu'elle avait à faire et elle avait observé son résultat : un tas uniforme, marron foncé.

Le lendemain, avec leurs parents, les enfants étaient partis au marché du village, à côté de leur camping. L'après-midi, elles étaient allées visiter une ville dont elles ne se souviendraient pas le nom à l'âge adulte.

Le soir, elles avaient dansé Shakira et *Mueve la colita* au baby-club du camping, elles avaient mangé un pot de glace vanille-fraise, avec une cuillère en plastique.

Leurs parents, pour qu'elles ne s'ennuient pas, organisaient leurs vacances de cette manière : un jour, ils allaient tous à la plage, et le jour d'après, ils visitaient un village ou un musée.

Donc le jour d'après, c'était un jour de plage.

Après les sandwiches de midi, les parents ne voulaient pas qu'elles se baignent dans la mer ou à la piscine. Ils disaient qu'on pouvait avoir une congestion et qu'on pouvait être malade. Anna ne sait pas si tout cela est prouvé scientifiquement, toutefois, encore aujourd'hui, elle n'ose pas se baigner après avoir pris un gros repas.

Les enfants étaient donc parties se promener sur les rochers, pour faire passer le temps. Elles avaient décidé de chercher les petites pommes de pin qui tombaient des pins maritimes, et peut-être, pourquoi pas, quelques petits bâtons secs, pour décorer leurs châteaux de sable.

Mélanie marchait devant Anna, ses pieds poussiéreux bougeaient au rythme des ailes des cigales. Elle s'éloignait, courait entre les buissons



de myrte, jusqu'à ce qu'elle disparaisse derrière la courbe de la colline.

– Anna... Viens voir !

Anna s'était empressée de la rejoindre, elle avait sûrement trouvé quelque chose d'intéressant, comme un oursin mort, avec des piques dessous.

Mais à la place, elle retrouva Mélanie accroupie à côté de quelque chose de familier.

Il était là, c'était le sien, elle reconnaissait l'endroit où elle s'était baissée.

Il était resté intact. Aucun animal ne l'avait déplacé, personne n'avait marché dessous, il était merveilleusement conservé.

Seulement, il était tout blanc, fin et sec. Comme de la cendre de cigarette qu'on aurait prise d'un cendrier, et assemblée dans une forme plus ou moins cylindrique.

Elles avaient ensuite réfléchi plusieurs années au mystère de cette candeur.



## REGARDER LA MER VEILLER

Ferdinand Breffi

*Diplôme interuniversitaire Professeur stagiaire  
– entrée dans le métier, lettres modernes  
Institut national supérieur du professorat et de l'éducation  
d'Aix-Marseille Université – site d'Avignon*



Les tempêtes et les vagues viennent, se cabrent et s'en vont. Mille ans ont passé, déjà, depuis que je suis une maison bâtie sur la falaise, à regarder la mer veiller. Le temps est souvent quelque chose d'illlogique. Il nous apprend à être plus tendres avec nos propres douceurs, avant même de nous apporter sa triple coloration, celle de l'heure, des parfums, et enfin des souvenirs. Il y a bien des lunes que je n'avais pas pris le temps de dire.

Entre mes pierres et ma charpente, je suis tout entière modelée avec du temps. Je me demande si le temps, parfois, ne s'oppose pas au monde : l'un est d'une régularité parfaite, l'autre tout en aspérités. Pour une bâtisse respectable telle que moi, seuls quelques détails physiques composent le réel. Ici, le monde commence par les lacets du sentier, lequel part des plages pour aller vers la crête où je me dresse, et se couvre d'escargots et de limaces par temps pluvieux. Au bout du chemin se trouve le haut du village, que même mes bardeaux ne peuvent apercevoir, puis la route qui descend vers le parc où grandissent les enfants, avec ses balançoires suspendues et son banc bavard et usé. Leurs clameurs heureuses s'élèvent jusqu'à mes murs durant les longs mois du bel été chaud.

Au bord de l'eau, alors, tous les êtres sont adolescents ; tous, pieds dans le sel, corps de blé et d'orge bourgeonnant sous la lumière vive, se demandent si la bise matinale apportera d'autres aventures que le va-et-vient marin d'aujourd'hui, d'hier et de demain. Le vent les pousse jusqu'à accomplir le désir secret de toute sève, végétale et maritime. Son souffle soigne les décennies des souvenirs. Même après avoir tout emporté, ce grand seigneur laisse les estivants s'enivrer des arômes de leurs mains, chargées ainsi de leur propre mémoire. Il transporte

jusqu'à chacun la couleur du ciel, son pastel mauve et orangé ; et jusqu'à moi, l'odeur du linge d'été, étendu aux premières fenêtres habitées.

\*  
\* \*

Mais pour l'heure, juillet est loin encore. En ce dernier soir de l'hiver, le vent règne. Aucun être ne viendra plus me voir, la possibilité d'un rendez-vous impromptu cède la place à l'obscurité. Si j'avais été un alpage, une maison forestière, un restaurant d'altitude, j'aurais pu espérer que quelques vaillants tardifs viennent s'abriter sous mes barrières rustiques. La pluie qui menace et les degrés frêles enveloppant mes hauteurs ont convaincu la foule de se blottir au creux des foyers du hameau. Face à moi, entre les cailloux et les tiges, la lumière se désengage lentement, à l'image de ces ultimes journées glacées qui passent et referment la déchirure fanée de la saison blanche. Les heures tremblantes des mois qui viennent d'être traversés flottent comme un secret encore imperceptiblement ouvert. À l'instant où le soleil propose de s'éteindre, je contemple la sombre audace de la fin du jour de mars, sobre et naïf, croyant qu'il n'est pas tout à fait l'heure. Les femmes, les hommes, tous, dehors, ont achevé leur travail, dévisagés par le froid. Je ressens la douleur pudique du monde qui se dresse devant nous comme un miroir salubre, murmurant : vous pouvez être bons. J'aspire au calme, à l'opacité lente qui s'apprête.

Fatiguées par les mots, mes planches les bercent pourtant avec tendresse, pour dire à nouveau la magie des saisons et des heures. Par mes fenêtres closes, je regarde venir la nuit. Sereines et méthodiques, les jeunes fleurs de ma palissade patientent en se tournant vers des temps plus cléments. Je contemple la certitude de cette minute de douceur fraîche, comme un arbuste perdu dans sa propre mousse. Je rêve d'être une forêt qui jette ses cimes vers l'horizon. Mais sur mon toit s'enroule une chape de coton, un manteau de grisaille. En cet instant, les oiseaux des bords du large sont beaucoup trop sages, rien ne bouge ; j'attends et plonge en moi-même.

\*  
\* \*

À bien y réfléchir, je n'aurais pas rêvé plus bel endroit pour être bâtie que mon âme sœur la falaise, même un lieu symbolique, même le quarante-cinquième parallèle, même l'exact mi-chemin du pôle Nord et de l'équateur. Cette majesté que me donne sa paroi superbe n'aurait existé nulle part ailleurs. Les feuilles des arbustes qui volettent, les gouttes de la pluie qui les arrêtent, jusqu'aux humbles roches où elles se blottissent, toutes sont mes alliées. Certes, on peut toujours avoir des regrets. Je n'ai jamais voyagé, jamais je ne suis partie dans la lumière soyeuse du matin, pour arpenter une route que je n'avais pas encore choisie. Cependant, même ici, j'ai appris à sentir qu'imperceptiblement, négligemment, la vitesse de rotation de la Terre ralentit. J'ai su que voyager vers l'Ouest ne nous faisait pas rajeunir. C'est pourquoi, en ce lieu, le chemin c'est moi, celui que les touristes rencontrent, où les promeneurs trouvent le temps de l'hésitation caressante, sans l'avoir prévu. J'ai découvert la solitude sans recourir aux grands espaces, j'ai respiré les floraisons sans que mon corps les parcoure. Immobile et silencieuse, éternelle peut-être... tout en moi est sensation.

Dans mon étrange anatomie, les bonheurs les plus vifs sont des pierres qui montent comme en provenance d'un volcan, depuis ma pièce principale. À gauche de ma cheminée, paresseuse et oublieuse, se trouve la grande bibliothèque. Ses planches plus fines et plus petites me paraissent la miniature en trompe-l'œil de ma propre matérialité. Dans son flanc, sommeillent les pages des tomes sur lesquels les visiteurs ayant dormi en mon sein ont déposé leurs larmes citadines et leurs rires vacanciers. Ces livres sont les seuls à avoir décidé de demeurer auprès de moi. Ils sont devenus mes habitants, ont choisi dans les boiseries des étagères sombres une place précise et définitive. Personne ne leur rend plus visite en cachette : comme moi, ils sont devenus de toutes les époques, ils ont cheminé en dehors du temps lui-même. Lorsque mes songes se replient entre les murs de la bibliothèque, mes pensées traversent la large baie délavée. Au loin, j'aperçois alors par temps clair la silhouette d'un géant. C'est une montagne démesurée, au sommet minéral et céleste. Les voyageurs qui passent, à la lampe

torche, sous les étoiles, racontent qu'elle s'est élevée il y a soixante-dix millions d'années, au Crétacé. Je me considère comme sœur de ce géant. Bâtie en haut d'une crête et même définie par cet emplacement, comment pourrait-il en être autrement ? J'appartiens certainement à cette famille du « Crétacé ». Il est mon frère de grandeur et d'immobilité, il me ressemble. Nous cultivons ensemble le mélange éloquent de l'orgueil massif et de l'humilité par condition. Je le contemple sans le voir, silencieux, pâle ou sombre, selon l'éclat des jours ; je le feuillette de mes regards et j'inspecte les indices de nos ascendances familiales. Dans ce tête-à-tête distant, scrutant son immense visage que je ne connais pas, je distingue parfois ses cheveux rocailleux lancés dans la nuit, comme un parfum de défi et de monde lointain. Je me sens gigantesque, de l'avoir reconnu à travers les plaines qui nous séparent et de m'être élevée jusqu'à lui. Dans ces soirs de divagation délicieuse, j'entame le rêve de parcourir l'espace, sur des ailes déployées par mon frère le géant. Mon corps de planches, avec grâce et pour l'éternité, toutes voiles ouvertes, s'échappe vers l'horizon. Ainsi s'endort la maison bâtie sur la falaise.

\*

\* \*

Au matin, suis-je toujours immuable ? Je n'ai pas besoin d'ouvrir mes fenêtres pour savoir que la mer est couchée, en contrebas, sous mes regards, comme d'habitude. Comme à son habitude, elle galope jusqu'à moi, son odeur entêtante mêlée à la brise. Une fois encore, le vent caresse mes flancs avec netteté et précision. Ce matin pourtant, je laisse ma conscience somnoler, mon regard se perdre et se clore, les bribes des solstices anciens traverser ma carcasse verticale et boisée. Le vent s'insuffle en moi. Soudain, quelque chose surgit, que je n'ai jamais ressenti jusqu'alors. Ma mémoire s'agite, a beau chercher en elle et fouiller les lumières qui s'allument de loin en loin, rien de cette indéchiffrable poésie ne se trouve dans le passé, ne lui est familière. Même l'odeur de l'hiver qui s'en va ne ravive aucune sensation identifiable. Je me sens, désormais et enfin, identique à moi-même dans l'inconnu. Je m'émerveille.



Le long de mes vieilles planches tordues, je sens se veiner mes joies centenaires. Mes fondements eux-mêmes sont traversés par une envie de danser, dont ils ont tant perdu l'usage. Cette heure précise est celle de ma confession, et je cède à l'aube naissante tous mes secrets de sciure sylvestre. Le dos éternellement tourné au pays silencieux qui m'entoure, à cette campagne de raisins et d'années infinies, je respire avec une lente profondeur. Du bout de mes bois figés, j'entame une danse secrète, une danse discrète.

Mille ans sont passés, déjà, depuis que je suis une maison bâtie sur la falaise, à regarder la mer veiller. Absolue, elle se tient allongée devant moi, sculptée comme une tempête du large, immobile désormais comme l'étaient ses flots imperceptibles dans la nuit d'encre. À son tour, la mer scrute les côtes arc-boutées de mon buste et déjà cherche, prête à l'envahir, mon œil d'ardoise sans âge. Elle contemple mes incertitudes impassibles, elle parcourt mes excroissances rivées. Je sens chaque détail de ma charpente découvrir une valse dans sa propre inertie, pressentir sous son engourdissement séculaire la naissance de la frénésie. Je voudrais, moi aussi, tremper mes pieds dans les ondulations soyeuses et fermes de son corps alongui. Je sais qu'elle a le goût du sel, et que son corps sur des milliers de kilomètres s'étend devant moi. Elle s'étire et dépose les vagues de ses cheveux sur les parois râpées de mes genoux rocheux.

Dans le premier éveil qui suit l'hiver, je frémis au songe de plonger dans la mer. Vaciller un instant, descendre de mon âme sœur la falaise, nager avec mon frère le géant, et laisser flotter, enfin, comme une feuille dans une merveilleuse flaque de pluie, la bibliothèque de mes souvenirs dans son corps liquide fait d'eau, d'orages et d'accalmies.



# IMMENSITÉ

Ombeline Dousson

*Diplôme d'études spécialisées médecine générale  
faculté des sciences médicales et paramédicales*



Parfois, j'ai envie de tout foutre en l'air.

Je suis là, devant mon ordinateur, assailli de toutes parts par le bruit environnant. Le bruit des claviers, écrivant des mails à toute vitesse, les dialogues qui n'en sont pas sur fond d'hypocrisie, la machine à café qui crache sa précieuse caféine... Je suis prise d'assaut, assiégée par l'émulation de cet *open space*.

*Open space*. Quelle hypocrisie, ça encore ! Comme si un tel lieu était ouvert. En réalité, vous êtes enfermé dans une bulle faite de larges fenêtres pour vous donner l'image d'une ouverture. Mais c'est une fenêtre fermée, et l'air conditionné ne donne qu'une piètre illusion d'une véritable brise. Et comme pour me narguer et alourdir ma mauvaise humeur, les nuages s'écartent paresseusement pour laisser passer un rayon de soleil. Derrière ces vitres, il y a vos trente collègues qui vous regardent et qui notent le moindre de vos faits et gestes. L'angoisse me prend. Une pression dans la poitrine, comme un étau qui monte jusqu'à la gorge. Pression contre le sternum, le cœur s'accélère, le souffle court, les mains moites. Un étau qui vous prend, qui vous tient et vous cloue sur place. Une soudaine vague de panique. Alors j'écarte ma chaise du bureau, cette chaise soi-disant ergonomique qui est censée me faire avoir moins mal au dos, je mets sagement mes mains sur les cuisses et je baisse la tête.

Je souffle un coup. J'inspire, j'expire. Stop, on se calme. J'inspire, j'expire. Parfois, c'est juste trop. Trop de bruits, trop de sollicitations, trop d'interruptions, trop de demandes. Mon pauvre cerveau ou mon pauvre cœur, je ne sais pas, ne peuvent plus suivre. J'inspire, j'expire. La tension descend doucement.

La journée est presque terminée. Dans quelques heures, retour à la

maison, retour en terrain apaisant. Le canapé, le dîner, l'ordinateur. Merde, l'ordinateur. Encore une illusion. Une illusion d'évasion, de sécurité, de lien. Mais la réalité est toute autre. Ce bijou de technologie me ronge plus qu'il ne m'aide. Baignée dans l'immédiateté, il me faut répondre aux messages, aux invitations, regarder les photos, me mettre à jour de telle ou telle information. Acheter, consommer. Organiser, planifier. Je quitte un fardeau pour en porter un autre.

Du haut de mes trente-deux ans, me voilà plongée dans la terrible chanson « métro, boulot, dodo ». Je ferme les yeux. Je relâche la tension sur mes épaules. J'inspire, j'expire. J'ai tellement envie de tout lâcher, de partir, loin, très loin, loin du bruit, des gens... Je me laisse porter par mon imaginaire, juste quelques instants. Mais il n'est que quinze heures et j'ai une montagne de missions avant de finir ma journée. Une dernière fois, j'inspire, j'expire.

– Marie, Marc nous a envoyé un mail, je te laisse lui répondre avant dix-sept heures !

En face de moi, Pierre me tire de ma rêverie. Trop brutalement à mon goût. Je grommelle un « oui » ni convaincu ni convaincant.

– Bah alors, tu dors ? N'oublie pas qu'on sort ce soir !

Je lève enfin la tête et lui jette un regard noir. Il me regarde avec son grand sourire un peu niais. Pierre le chevalier qui s'est donné comme mission de forger entre nous une « cohésion », le tout arrosé d'un bon litre de bière dans un bar minable qui pue la clope. Il me gonfle avec ses *afterworks*. Comme si j'avais envie de retrouver mes collègues de boulot pour parler boulot dans un lieu proche du boulot. Beaucoup trop de boulot si vous voulez mon avis.

Je n'en peux plus, c'est trop. Je me lève d'un coup, prends ma veste sur le dossier de la chaise et me dirige d'un pas décidé vers la sortie. Quelques personnes lèvent la tête à mon passage, surprises, mais ne disent pas un mot. Je ferme la porte dans un « clac » sonore. Ascenseur, hall d'entrée, le secrétariat, la rue. Enfin. Je m'arrête et je respire une grande bouffée d'air. Un air chargé de la fumée des pots d'échappement, de l'odeur des poubelles qui traînent et de la secrétaire qui fume sa maudite cigarette.

Il me faut de l'espace, du calme, de la nature. Je me dirige vers la première bouche de métro avec un objectif en tête : m'évader. Je

marche d'un pas décidé, rapide, la tête légèrement baissée, tel un fuyard. Je fuis cette vie, ce carcan qui m'étouffe. Le trottoir déjà étroit est obstrué par des poubelles et la dame devant moi n'avance pas. L'irritation monte. Je ne veux pas laisser gagner ma mauvaise foi ; je la double et m'engouffre dans le métro. Riche idée quand on recherche du calme... Je n'ai que quelques arrêts, mais je trépigne. Le wagon est bondé, chaud et moite. L'ambiance est étouffante. Un homme me bouscule et me marche sur les pieds. Mon regard suffit à le rendre mal à l'aise. Il s'excuse du bout des lèvres et s'éloigne de moi. À croire que ma mauvaise humeur et mon angoisse suintent à travers mes vêtements. Au fond de la rame, deux personnes s'embrouillent ; j'essaie de les ignorer, mais leurs vociférations resserrent un peu plus l'étau autour de ma poitrine.

Le bon arrêt, enfin ! Je me rue hors du wagon, bousculant les personnes qui tentent de rentrer, incapables d'attendre que les gens sortent. Je cours presque pour sortir de ces tunnels souterrains, canalisations interminables aux relents d'urine où se presse une foule compacte. Cinq minutes de marche en pleine rue plus loin, je tourne à l'angle d'un immeuble défraîchi et, enfin, je l'aperçois.

Une étendue bleue. Immense et calme.

La mer, à perte de vue, comme si elle m'attendait.

Je vais m'asseoir contre un rocher, les pieds dans le sable. En ce début avril, il n'y a personne sur la plage. Juste moi, la mer et le soleil qui laisse timidement passer quelques rayons lumineux pour me réchauffer.

J'inspire, mais lentement cette fois. Comme pour profiter de la première gorgée d'un bon vin, je laisse chaque arôme infuser. L'air frais d'abord puis l'odeur de la mer avec son goût salin apporté par les embruns. Je ferme les yeux. Petit à petit, mon rythme cardiaque ralentit, bercé par le bruit des vagues qui viennent mourir sur la plage. Elles viennent à un rythme régulier, déposant de l'écume sur le sable, et se retirent, doucement. Le sable fin est froid sous mes mains et s'infiltre entre mes doigts. Je pourrais rester ici des heures.

Je rouvre les yeux pour me perdre dans ce désert bleu.

La mer a toujours su m'apaiser, quelle que soit la météo. Depuis toujours, je savoure ces moments à marcher dans le sable mouillé

même sous la pluie, à regarder les vagues se jeter avec force contre les falaises. La mer est un être vivant qui a ses humeurs. Calme et sereine elle est bleu azur, attrayante avec ses reflets du soleil, nous invitant dans ses profondeurs pour profiter de sa beauté. Mais elle est d'humeur changeante, indomptable et peut virer à l'encre noire, se déchaîner contre la terre. Quand vous êtes face à elle, elle vous enveloppe de sa puissance et de sa profondeur. Vous vous perdez dans son immensité.

Un goéland s'arrête quelques mètres devant moi et me regarde de son œil jaune. La tête haute, fière, il me scrute d'un œil mi-curieux, mi-hautain. D'un coup d'aile, il repart, déçu de l'absence de nourriture, m'offrant le plaisir d'admirer sa course jusqu'à la mer où il se pose pour se laisser bercer.

Le calme est revenu, dans mon cœur et dans ma tête. Je referme les yeux, un léger sourire au coin des lèvres, l'âme réchauffée par ce tableau vivant qui s'offre à moi. La nature ne cesse de m'émerveiller.

Elle est si grande, si diversifiée, si colorée et si forte malgré tout ce qu'on lui fait subir. Les constructions humaines, même les plus belles, ne m'ont jamais fait ressentir ce plaisir intense que me procure la vision de la nature.

Je reste plusieurs heures seule face à la mer, l'esprit libre et vagabond. Finalement, gorgée de cette sérénité nouvelle, je me lève et entreprends de rentrer chez moi. Cette fois, je marche lentement, profitant de chaque instant. Le soleil se couche et les couleurs se mélangent sur la façade des immeubles ; ceux que je prenais pour de vieux bâtiments défraîchis se couvrent d'un rose orangé. La mer, elle, revêt des reflets d'or scintillants.

Un doux sourire aux lèvres, je poursuis ma route, laissant la mer dans mon dos. Je ne la quitte pas vraiment ; j'ai du sable dans mes chaussures, ma veste sent le sel et je suis emplie de cet apaisement que seule une immensité peut donner.

Je croise de nombreuses personnes sur mon chemin. Cette fois, ce n'est pas de l'agacement que je ressens, mais plutôt un intérêt et une joie simple pour mon prochain. Je souris en voyant cette femme sauter dans les bras de cet homme, je jette un regard attendri à ce petit garçon qui tente coûte que coûte de porter les courses de



sa grand-mère, je souris encore quand je passe devant une école dont les murs sont couverts de dessins d'enfants. Et comme une connivence, j'échange des regards avec ce vieux monsieur assis seul en terrasse, cette dame qui cherche ses clés ou juste ce couple qui marche, lui, vers la mer.

Ils ont bien raison d'aller la voir. Elle vous émerveillera, vous verrez.

Elle vous apprendra le goût des choses simples.

Elle vous consolera et chassera votre désarroi.

Elle vous montrera que la joie réside dans les petites choses.

Et surtout, vous comprendrez que l'émerveillement est un chant de l'amour.



**YVES BLANC**

Mélissa Mathieu

*Doctorante en musicologie  
faculté d'arts, lettres, langues et sciences humaines*



Dans mon enfance, les sorties en fin d'après-midi à la piscine municipale, la Grande Piscine, étaient bénies, projetées et vécues intensément. Je devinais qu'on était en ville lorsque, à l'arrière de la voiture paternelle, j'apercevais par la fenêtre le long parc avec ses nombreux coureurs vêtus de couleurs vives, puis le petit bras de la rivière empruntant un cours inconnu sous la voie. Ensuite, on grimpait le ventre énorme de la ville avec ses vieilles maisons et ses jardins entretenus avant de virer bientôt sur la gauche, ma Grande Piscine. Le parking d'alors avait des rebords bien hauts entre chaque rangée d'emplacements, et après y avoir tourné trois ou quatre fois, guettant un départ, les paumes suantes collées aux vitres de la voiture, il était alors possible de s'y garer, bien droit, entre deux chaussées.

Vite, vite, puisque la piscine fermerait bientôt et qu'il fallait bien une heure complète de natation à mon père qui nous laissait, nous, les filles, nous amuser dans les espaces prévus à cet effet. Nous descendions à cloche-pied les quelques marches menant à l'entrée en contrebas, choisissant pour sauter de préférence les pavés ternis par le temps en forme de vaguelettes saumonées. Depuis cet escalier à double sens, nous entrevoyions déjà, par le biais d'une porte subsidiaire toujours ouverte à partir des beaux jours, le grand bassin et ses bonnets de couleur. Nous étions déjà dans son acoustique réverbérante et monstrueuse comme happées par la langue rugueuse d'un monde géant, plus beau et plus vibrant. Nous passons la porte puis nous nous dirigeons en trotinant derrière notre père vers le comptoir. Après nous avoir acheté deux petits coupons et avoir fait tamponner sa carte d'abonné, notre père se dirigeait seul vers les

vestiaires pour hommes. Ma sœur et moi-même allions de l'autre côté, dans les vestiaires prévus pour notre sexe, sorte de purgatoire que l'on s'empressait de traverser au plus vite afin de rejoindre l'eau et notre père qui, bien qu'à distance, restait cependant toujours à portée de regard, dans le même univers que nous. Nous accrochions à la va-vite nos affaires dans le bac en plastique à disposition, je tirais trois à quatre fois sur mon affreux maillot rose cochon afin de couvrir l'ensemble de mon postérieur, puis je dépassais sur la pointe des orteils les douches communes normalement obligatoires avec toute la bonne intention et la discrétion d'une enfant en fuite allergique à l'hygiène. Puis, l'ouverture sur le grand bassin, la vue lointaine sur le petit bassin et ses garde-fous suspendus, je coinçais avec de petits gestes maladroits l'ensemble de mes cheveux dans le bonnet de bain, laissant quelques mèches rebelles former des nœuds dans le cou. Je courrais ensuite à petits pas prudents jusqu'à l'échelle permettant de pénétrer les eaux. L'eau à mi-cuisses, je prenais le temps de renifler cet environnement haut en couleur, de rencontrer avec mes yeux et mes dents découvertes les poissons-perroquets, arc-en-ciel, cardinaux au plafond, sortes de *piñatas* aquatiques dérivant au gré des courants d'air créés par les nombreuses portes battantes maintenues ouvertes à cette période de l'année.

Puis, splash ! Comme une enfant, comme un rêve, je nageais en dessous de la surface puisque je voulais entrer dans les eaux, véritablement. Je nageais tout en suivant les travées formées par les carreaux de carrelage plus clair. J'imaginai être un mammifère marin plus mystérieux et plus intelligent qu'un poisson de récif et qui, pour des raisons obscures héritées par filiation millénaire, devait traverser les mers jusqu'à des régions nouvelles. Sur la fresque derrière le petit bassin, une sirène naïve supervisait mes opérations sans jamais intervenir, même lorsque sous son regard vide, je respirais un peu de piscine, créant alors un affreux nuage de fourmis dans mes narines, et ce, jusque dans mon front, puis dans mon cerveau. J'imaginai derrière les ombres de mes yeux et au-delà des fourmillements de mes pensées, des bijoux dans les jeux de lumière éclatant sous les eaux, quelques trésors à gagner en suivant les corridors des bas-fonds.

C'était toujours trop court à la piscine Yves Blanc. On venait de commencer une toute nouvelle vie et il nous fallait déjà répondre au geste impatient de mon père indiquant le retour prochain à la maison. Le nez brûlant, les doigts mous et blancs, je montais lourdement les quelques marches menant au parking, comptant cette fois les vagues monotones et saumonées sous mes pas. La voiture, le trottoir, puis l'adieu à la Grande Piscine, à son odeur de gouffre joyeux, à ses cris et à ses torpeurs sous-marines, à ses dieux et à ses gardiens qui n'ont jamais cessé d'exister dans la tête d'une enfant.





# LA BELLE ET L'ANCIEN

Anna Revol

*2<sup>e</sup> année – Génie biologique, parcours agronomie  
IUT d'Aix-Marseille Université – site de Digne-les-Bains*



Elle était là, la Belle, tout près de moi. Sans fil ni frontière pour nous séparer, elle se tenait debout, paisible, dans cet océan d'herbes hautes ondulant dans le vent. Sur les collines, les peupliers, eux aussi, semblaient danser sur les airs enjoués du temps.

La Belle me souriait de son regard profond. Ses yeux noirs scintillaient et je pouvais y lire un sentiment de fierté, une joie discrète, celle d'avoir fait don à l'Ancien de son respect et de sa force dans les moments de dur labeur. Elle était sans nul doute le miroir de cet homme qui animait son âme. Mais elle me parut plus belle et plus forte encore lorsque je m'aperçus que, sous sa robe noire, elle portait la vie. L'être de passage que j'étais avait certainement beaucoup à apprendre de cette mère si profondément ancrée dans la terre.

Ne trouvant pas les mots pour lui souffler ce que j'avais dans le cœur, je plongeai mon regard dans le sien, en espérant lui offrir à mon tour quelques éclats de lumière.

Que lui avait-il dit l'Ancien, lorsqu'il s'était approché d'elle ? Seules les calmes vibrations de son timbre grave étaient parvenues à mon oreille. Lui, il savait lui donner, partager avec elle ce que ni les mots, ni les apparences, ni même la plume d'un poète ne sauraient exprimer.

Je les avais vus, la Belle et l'Ancien, danser sur des notes invisibles qui semblaient alléger l'effort du travail dans les champs. L'Ancien pensait avec son cœur, la Belle répondait avec son corps. Et ainsi, ils auraient pu, ensemble, soulever des montagnes. La confiance a le

pouvoir d'unir deux êtres reliés par des chaînes mystérieuses.

Et comme si la Belle comprenait mon langage méditatif, elle approcha son visage du mien. Son souffle chaud caressa ma joue. Je posai ma main sur son épaule et restai incrédule devant ce corps qui cachait une telle sage puissance et une telle humble force de vie, qu'aucune femme n'aurait su offrir à ce paysan s'il l'avait invitée à danser à travers champs et forêts, au rythme des saisons.

– Hé, l'amie, m'interpella mon frère de cœur avec une délicatesse sans égale et une bonne claque dans le dos, quand tu auras fini de t'émerveiller devant ce bétail, on pourra reprendre la route !

Surprise par cette impétuosité, la Belle s'immobilisa, puis elle reprit sa rumination d'un air impassible avant de tourner les talons pour rejoindre son compagnon de travail. Au loin, l'Ancien avait fini de préparer le matériel d'attelage. Il nous salua d'un signe de la main et, de sa voix posée, il appela :

– Grivette, viens la belle.

Le train arrivait. Je devais reprendre mon sac à dos, poursuivre mon chemin et quitter les cimes pour retrouver le monde d'en bas, où les pas sont lourds et bruyants et où la vie n'a rien d'une danse.

J'aimerais veiller une dernière soirée dans les estives, aux côtés de mon compagnon de route, à écouter l'Ancien nous conter les merveilles de son histoire en ces lieux. Mais j'emporte avec moi quelques poussières lumineuses de Grivette, en priant pour qu'elles puissent éveiller les êtres insensibles de l'abîme. Ces êtres, qui ont pourtant bien senti le parfum des bouses accroché à mes vêtements, ne savent parler ni avec leur âme ni avec leur corps. Mais peut-être les souvenirs de la Belle sauront-ils éclairer leurs ombres et les émerveiller.





# NAVETTE NOCTURNE

Sophia Rodo

*Master 2 – Étude culturelle du monde anglophone  
faculté d'arts, lettres, langues et sciences humaines*





Campé derrière mon bureau, je guettais le manager qui arpentait les couloirs de l'entreprise, piétinant le carrelage à grandes enjambées névrosées. Portable dans la main gauche, je m'occupais de répondre à un client fictif à l'autre bout de la ligne ; de l'autre, je gribouillais sur un post-it un portrait peu flatteur de son profil, m'appliquant avec zèle sur les cornes qui ornaient sa tête. Et sans me vanter, j'en étais assez fier.

Plaqués contre sa poitrine, reposaient les dossiers qui avaient accumulé du retard durant la semaine ; ils avaient la fâcheuse tendance à changer de propriétaire quand approchait le vendredi soir. De belles bombes à retardement en attente d'un démineur émérite qui sera, sans doute, récompensé par un week-end non rémunéré. De l'autre côté de la pièce, la nouvelle stagiaire, jeune et candide, s'approchait dangereusement de lui : je saluai mentalement son sacrifice.

Avec la ponctualité qu'entretiennent les automates, la trotteuse trépidante de l'aiguille, alternant d'un temps à l'autre du tic-tac au silence, m'alertait que j'avais l'opportunité de désertir mon poste en passant par la porte d'entrée. Journée terminée, badge en main, j'étais prêt à battre en retraite. Nous étions officiellement dix-sept heures, et j'avais précisément deux cent quarante minutes et trente-trois secondes pour me rendre chez ma sœur et assister à son repas de famille.

N'allez pas vous imaginer un seul instant que ce projet m'enchantait ; de vous à moi, j'aurais préféré m'installer en bon pantoufflard devant mon poste de télévision. Pendant quarante-huit heures, je me serais enfermé dans une bulle confortable en compagnie de mes colocalitaires, et collectivement, nous aurions ignoré notre besogne respectives jusqu'au lundi matin. Cependant, entre les piques insistantes du

paternel et l'irritation croissante que je ressentais à l'écoute de mon beau-frère, j'ai réalisé que j'avais grandement surestimé mes capacités à défendre mes pauvres congés des enquiquineurs de première. Lorsque Sélène s'est incrustée dans notre dialogue, que je trouvais plutôt unilatéral, elle a commencé à marteler mes tympanes déjà usés par le trafic de sa voix perçante. Pour sauver le peu de santé qu'il me restait, j'ai fini par céder.

À dix-sept heures trente-cinq, j'affrontais ma centième épopée du quotidien, m'armant de courage pour faire face à la foule de fonctionnaires qui avait conquis les quais. Difficilement, j'essayais de me frayer un sentier à travers la marée humaine, tranchant parfois dans ma percée le magma homogène des corps et des casquettes. L'ouverture des portes du métro signa le début de la libération.

Stratégiquement, je me suis hâté vers le fond du wagon pour fuir l'odeur fétide des fluides corporels de mes concitoyens.

À dix-huit heures vingt, j'étais de retour sur le palier de notre coloc. Sur la pointe des pieds, j'ai esquivé sur le sol miné le tas de linge sale et les boîtes de pizza éparpillées, dépassant dans mon élan les sacs de courses qui reposaient avachis dans la cuisine. M'extirpant vers ma chambre, je me suis ensuite battu avec le chat de Marie-Claire installé sur l'unique chemise propre qui me restait. Après avoir perdu plusieurs précieuses secondes et gagné quelques cicatrices guerrières, je suis parti en quête de mes clés de voiture. Cet imbécile d'Antoine devait avoir emprunté ma caisse lors de mon absence, car j'ai fini par retrouver mon trousseau sur le secrétaire du salon dissimulé sous le calendrier commun barbouillé de dates et d'inscriptions obscures.

Une journée typique à faire la navette : passant d'un front à l'autre.

À dix-huit heures trente-six, j'étais enfin au volant de ma voiture, je filais hors de la zone urbaine pour aller me perdre vers les petites routes de campagne, pestant à chaque nid-de-poule contre les deux tourtereaux qui avaient eu la brillante idée d'installer leur nichoir loin de toute civilisation. « Ton médecin t'a encore prescrit des anxiolytiques ? Jette-moi ces cochonneries avant que ça te retourne le cerveau ; viens plutôt nous rendre visite au lieu de t'empoisonner la santé. L'air des pâturages, il n'y a que ça de vrai. » Fabien m'avait lâché cette bombe au dernier repas de famille. Il avait son sourire habituel, béat et placide, plaqué sur ses lèvres. Il était de cette espèce

qui se nourrissait uniquement d'amour et d'eau fraîche.

Un peu comme les mules de ce pré, pensais-je en calculant approximativement le trajet qui me restait.

J'étais à un peu moins de la moitié du chemin. Si je continuais sur cette lancée sans diminuer ma vitesse, je pourrais poursuivre jusqu'au prochain croisement sans accumuler trop de retard ; je tournerais ensuite à droite, continuerais sur cent mètres, puis... puis la panne est survenue sans crier gare.

Pénétrant la pénombre nocturne, la lumière bleutée de mon portable éclairait piteusement mon vaisseau de fortune. Je pianotais mollement sur le clavier, aveuglé par la vive blancheur du navigateur Internet : sur l'écran s'affichait en gros caractères une liste de résultats. En haut de page, la mention « à proximité de votre position » trônait fièrement, proposant plusieurs noms. L'un d'entre eux ressortait en italique : *Godot – dépanneur de père en fils*. Affaire familiale depuis 1952. Les avis annexes étaient généralement positifs à l'exception d'un commentaire qui accusait les employés d'être aussi détraqués que sa bagnole. L'utilisateur avait reçu vingt-trois votes utiles. Vingt-quatre après mon ajout.

De toute façon, je n'avais pas vraiment le choix, c'était le seul service disponible à une heure pareille et je n'avais pas vraiment envie de faire appel aux offres de la ville voisine. Après avoir composé le numéro, la ligne s'est mise à sonner dans le vide pendant de longues secondes. « Allo ? » Une voix rauque croassa à l'autre bout du fil. Il me fallut plusieurs minutes pour lui indiquer ma position, finalement après moult péripéties, il avait l'air d'avoir saisi où j'étais arrêté.

– Et maintenant ? demandai-je avec un semblant d'espoir.

– Maintenant, il va falloir nous attendre, monsieur...

Une fois la voiture cernée par les démarcations de sécurité, je me suis retranché en bon soldat dans mon siège. Mon portable me narguait sur le panneau de commandes ; néanmoins, la crainte de manquer de batterie l'emportait sur l'ennui. Alors j'ai commencé à fouiller ma boîte à gants. À l'intérieur, j'ai trouvé une vieille carte routière maculée de café, un mot d'excuse de la part d'Antoine vis-à-vis de son emprunt sauvage et des barres de chocolat que j'avais cachées à l'époque où mon ex suivait une diète.

J'ai tout rangé à l'exception du chocolat. Pour la première fois depuis des semaines, j'avais du temps devant moi. C'était une drôle de sensation.

J'ai fini par ouvrir la portière : j'avais besoin d'air. Lorsque j'ai posé le pied au sol, un léger nuage de poussière s'est soulevé, retombant presque aussitôt ; c'était un petit pas pour l'Homme, un grand pas pour le trentenaire que j'étais. Une fois ma navette quittée, j'ai observé les alentours à la découverte de ce nouvel univers. Une légère brise me caressait la nuque. Tout autour de moi s'étendait une infinité de champs s'étirant vers l'horizon. Baignées dans la lueur lunaire, les pointes des blés pulsaient, leurs tiges étaient probablement bercées par la faune nyctalope des lopins de terre. Parfois, les parcelles agricoles regagnaient quelques couleurs chaudes, arrosées par les rayons des réverbères qui avaient jailli du sol, tels des champignons. À cette infinité de crissements, de bruissements et de murmures s'ajoutait l'odeur moite et tiède du terreau. Le doute n'était plus possible, j'avais atterri sur une autre planète. Résolu à mon sort, je me suis installé sur la carrosserie de mon véhicule, rejetant la tête en arrière, plongeant mon regard dans l'éternelle vastitude du ciel.

Avant, bien avant que Sélène n'épouse Fabien, avant que je ne finisse en collocation ou que je m'enlise dans le traditionnel métro-boulot-dodo, j'avais pour habitude de camper avec ma sœur lorsqu'arrivaient les nuits estivales. Duvets sous le bras, nous parcourions le domaine de grand-père à la recherche d'un coin d'herbes pas trop rêches, puis nous contemptions la voûte céleste. Une existence puérile dénuée de toute gravité.

Regarde, me souffla une voix enfantine, si tu tournes la tête dans cette direction, tu verras la constellation d'Andromède. Elle semblait lointaine et pourtant si familière. Le ton puéril et chantant de Sélène résonnait en écho dans un coin de mon esprit ; les années n'avaient rien volé à ce temps passé. Et là, plus à droite, se trouve celle de Céphée, pensais-je, amusé. Incrustées dans le voile profond du néant, les étoiles étincelaient, lointaines et lénifiantes, elles avaient compris la nécessité d'échapper au temps létifère de la semaine de trente-cinq heures.

Contemplant l'espace, une drôle de pensée me vint. Fabien avait peut-être mis le doigt sur quelque chose, admettais-je finalement.

La lueur des phares de la dépanneuse glissa sur le sol argileux, gagnant lentement du terrain, le véhicule s'écoula hors du voile vespéral pour enfin apparaître devant moi. Le vaisseau de secours était enfin arrivé.



# ENFANCE

Lisa Sobol

*4<sup>e</sup> année de médecine dentaire  
faculté des sciences médicales et paramédicales*





Elle marchait sur les rives du fleuve, la pluie ardente tombait dru, mais elle riait.

Elle était heureuse, elle se sentait vivante. Lorsqu'elle devait enjamber les plus grosses flaques, elle se faisait violence afin de ne pas sauter dedans à pieds joints. Que dirait sa mère si elle rentrait à la maison en retard et sale ? Elle n'avait pas envie de se faire gronder, elle n'était pas d'humeur ; les disputes n'étaient pas faites pour les enfants.

Elle s'arrêta quelques instants au bord de la rive et se prit à rêver qu'elle était une goutte d'eau.

Elle serait libre.

Elle serait discrète, gracieuse et fine. Elle se reposerait parmi les branches d'un arbre, puis se laisserait paresseusement glisser, jusqu'à une fleur qu'elle aurait nourrie en échange de pétales confortables, où elle aurait pu se reposer après son long trajet en partance du ciel. Si elle était chanceuse, elle tomberait dans un lac, une rivière, ou encore mieux, dans l'océan. Elle n'avait jamais vu l'océan ; mais elle se doutait que pour une goutte d'eau, ce devait être l'endroit rêvé pour créer une amitié.

Et puis, l'eau était la maison de nombreuses créatures.

Si elle était une goutte d'eau, elle protégerait tout un monde. L'idée lui plaisait bien.

Mais elle n'était qu'une enfant.

Elle sortit de sa cachette près d'un arbre et regarda les nuages.

Ils étaient beaux, les nuages. Ce devait être agréable d'être un nuage ; d'être léger, confortable et d'avoir pour seule contrainte de suivre le

vent. Si elle était un nuage, elle serait un gros nuage d'hiver. Pas un nuage d'orage qui amène la peur et la morosité ; non, elle serait un nuage blanc, cotonneux, laissant planer le doute entre neige et pluie. Elle attendrait la nuit pour exercer son œuvre, pour qu'au matin, lorsque les enfants s'éveilleraient, leurs yeux brillent d'excitation devant ce miracle de la nature. Si elle était un nuage, elle ferait des miracles. L'idée lui plaisait bien. Mais elle n'était qu'une enfant.

Elle enleva ses lunettes au travers desquelles, finalement, elle ne voyait plus grand-chose. Elle ferma les yeux et tira la langue aux nuages ; un peu par jalousie, mais surtout, dans l'espoir de récolter une goutte de pluie. Elle sentit l'eau picoter son visage de toutes parts : son front, ses paupières, son nez, tout ; sauf sa langue ! Elle tapa du pied d'un geste rageur, mais garda les yeux fermés, espérant que l'eau ne ferait pas sa difficile plus longtemps ! Quelque chose finit par se déposer sur sa langue, mais c'était rêche et volumineux. Elle ouvrit les yeux pour constater qu'une feuille d'arbre était collée à son visage. Elle cracha et se frotta la langue. Tout semblait se moquer d'elle, ce n'était pas toujours drôle d'être une enfant.

Elle reprit sa route rapidement, la moue boudeuse, marchant d'un pas vif. Et si elle était une feuille, s'amuserait-elle aussi à embêter les gens ? Elle le ferait sûrement, car elle adorait cela. Sa mère disait souvent qu'elle était une peste tout en riant, alors elle en riait aussi. Si elle était une feuille, elle serait la plus haute feuille du plus grand arbre, pour que lorsque l'automne lui aurait annoncé qu'il était temps de quitter son foyer, elle pût le faire de la plus belle des façons. Elle l'aurait fait en dansant. Dans une valse guidée par le vent, accompagnée des autres feuilles qui l'auraient vu grandir et s'épanouir.

Si elle était une feuille, elle serait sûre d'elle, elle serait confiante, car si elle était une feuille, elle ferait de l'ombre. Mais cela ne ferait de tort à personne, bien au contraire. L'idée lui plaisait bien. Mais elle n'était qu'une enfant.

Elle s'arrêta sur le pont qui joignait les deux rives du lac pour observer la nature. La pluie s'était calmée, il n'y avait qu'une légère bruine rafraîchissante. Elle adorait l'automne, car la nature la surprenait chaque jour avec l'apparition de nouvelles couleurs, de nouvelles formes et de nouvelles odeurs. Mais l'hiver commençait déjà à reprendre ses droits et le paysage était à présent une palette élaborée de blanc et de gris. Cependant, persistaient auprès de certains arbres chanceux de jolies fleurs violettes. Elles s'appelaient ellébores, lui semblait-il, ou roses de Noël. Elle ne savait plus vraiment. Son professeur en avait parlé en cours, mais elle avait été trop distraite. Elle avait retenu que ces fleurs étaient rares, car elles persistaient tout l'hiver. Elle s'imagina qu'elle était une fleur. C'était fort, une fleur ; c'était joli. Les fleurs servaient souvent de porte-parole aux émotions.

Chaque fleur avait son sens et sa circonstance.

Si elle était une fleur, elle aurait voulu pousser dans un champ calme, autour de ses semblables. Malgré tout, elle aurait voulu être unique. Elle aurait voulu finir sa vie dans un bouquet destiné à un mariage. Ainsi, elle aurait été une source de joie et d'espoir destinée à beaucoup de gens. Elle aurait fait rêver quelques femmes aussi. Si elle était une fleur, elle aurait été un symbole.

L'idée lui plaisait bien.

Mais elle n'était qu'une enfant.

Elle arriva enfin chez elle, sa mère lui ouvrit. Elle semblait un peu inquiète et en colère. Mais surtout, soulagée. Ne voulant pas se faire gronder, elle prit les devants et serra sa mère fort dans ses bras en s'excusant d'avoir tardé.

Elle posa ses affaires et commença à rire avec sa mère. Elle se dit que finalement, si elle n'avait pas été une enfant, elle n'aurait pas pu percevoir la beauté de la nature, elle n'aurait pas pu profiter de ces instants avec sa mère, elle n'aurait pas pu profiter de toute l'innocence, la naïveté, l'émerveillement propres à l'enfance.

Finalement, être une enfant, ce n'était pas si mal.





Suivi et coordination éditoriale **Fabienne Pavia** et **Benoît Paqueteau**

Création graphique de la couverture **Atelier 25**

Maquette, mise en page **Benoît Paqueteau**

Relecture, correction **Catherine Guichardon Rambaldy**

Impression **CCI, Marseille, France**

© Aix-Marseille Université, 2023

© Oh les beaux jours !, 2023

ISBN 978-2-9560974-7-1

Dépôt légal novembre 2023

Cet ouvrage ne peut être vendu.

**PRIX**  
ÉCRITURE  
ET CRÉATION  
ROBERT FOUCRET

( Aix\*Marseille  
université  
*Socialement engagée*

OH  
LES BEAUX  
JOURS!

Au printemps 2023, Aix-Marseille Université (AMU) et le festival littéraire Oh les beaux jours ! ont organisé la troisième édition du Prix Écriture et création Robert Fouchet. Ouvert à tous les étudiants d'AMU, ce prix célèbre leur créativité, aiguise leur imagination et les invite à partager idées et convictions à travers l'écriture. Sans contrainte de genre, ce concours leur offre un espace d'expression privilégié et les incite à la création littéraire autour d'un thème renouvelé chaque année.

« S'émerveiller ! », le thème choisi pour cette édition, est directement inspiré du titre d'un essai de Belinda Cannone. En naviguant entre optimisme, contemplation et capacité à s'ouvrir au monde, il nous guide vers la possibilité d'un monde commun, érigé comme un rempart contre la monotonie de l'existence.

Parmi les nombreuses contributions reçues, le jury composé de membres de l'université et de l'équipe du festival Oh les beaux jours ! en a sélectionné dix, publiées dans le présent recueil. Portés chacun par la poésie et l'émerveillement, ces textes ouvrent une fenêtre unique sur une génération étudiante talentueuse.

